

du col de Bistinen, au-dessus de la limite des arbres ; la cause doit en être dans le fort vent descendant, très défavorable aux oiseaux, et qui doit y souffler fréquemment. Voici quelques espèces sylvoicoles du Nanztal : un Tétrás lyre femelle *Lyrurus tetrix* levé dans les rhododendrons, Pipit des arbres *Anthus trivialis*, Troglodyte, *Troglodytes troglodytes*, Pinson *Fringilla cœlebs*, Casse-noix *Nucifraga caryocatactes*, Becs croisés *Loxia curvirostra*, Sizerins et 2 Coucous *Cuculus canorus* qui chantent encore. Sur le versant gauche du Nanztal où les pâturages font place progressivement aux mélèzes épars, les Pipits des arbres et Pipits spioncelles chantent aux mêmes lieux. Avant d'arriver au col de Gebidem, nous avons la surprise d'entendre chanter un Bruant ortolan *Emberiza hortulana*. Cette espèce dont nous sommes habitués à entendre le chant dans les vignes et les jardins dépasse peu fréquemment 1300 m., c'est-à-dire la zone des cultures. Il chante ici à 2160 m. à la lisière supérieure de la forêt sur une croupe de terre exposée à l'est, recouverte de genévriers des Alpes.

Sur le col de Gebidem, 2200 m., des Alouettes des champs chantent de tous côtés. Près du lac, des Traquets motteux chantent également ; nous observons encore un couple de Linottes, une Grive draine *Turdus viscivorus*, une Bergeronnette grise en plumage juvénile.

Sur le versant de Visperterminen, en arrivant à la lisière de la forêt, vers 2100 m., nous entendons chanter une Alouette lulu *Lullula arborea*. C'est la première fois que cette espèce est observée aussi haut en Valais. La descente sur Viège fut rapide ; nous signalerons seulement un « dialecte » du chant du Bruant fou *Emberiza cia* dans la région de Visperterminen, un couple de Bartavelles *Alectoris graeca* dans les vignes près de Viège avec des jeunes âgés d'à peu près deux semaines, et une Guignette *Actitis hypoleucos* sur une île de la Viège.

7-8 juillet 1950.

**Pierre GRELLET. — Hautes vallées pavoisées de rouge et de blanc.
Sentiers détachés de la grande route du Simplon.**

Cinq à six cents voitures passent chaque jour, en ce début d'été, le col du Simplon. La technique routière a fait des progrès depuis que Napoléon a « ouvert au canon » le vieux passage italo-suisse. Le génie civil construit aujourd'hui des virages dont les spirales escaladent les flancs les plus escarpés de la barrière alpestre. Pourtant, la doyenne de

nos routes de montagne demeure la plus impériale par la majesté de ses circuits et l'ampleur de son tracé. La voie qu'elle a ouverte à toutes les autres est d'une audace qui ne le cède en rien à celle de nos modernes ingénieurs. Leurs œuvres manquent encore de la patine de l'histoire qui donne son sens et sa beauté profonde à ces voies séculaires d'échanges entre les peuples.

Celle-ci est jalonnée des monuments de sa grandeur. Le plus remarquable est ce palais Stockalper de Brigue, sentinelle avancée de l'Italie en terre valaisanne par ses tours fortes et élancées, évocatrices de celles des villes toscanes, et par sa vaste cour à deux rangs superposés d'arcades, faite à la fois pour servir d'entrepôt et de salle des fêtes à un fastueux marchand.

La réplique de cette forteresse du négoce se voit encore au sommet de ce col si bien moulé par la nature. C'est la tour rugueuse, mi-caserne mi-hospice, dont le grand baron contemporain de Louis XIII se servait pour la garde et le transit de ses marchandises. Elle était solitaire dans le haut vallon évasé, rocheux et verdoyant, creusé par les glaciers qui y laissèrent les traces de leurs lacs, tel que la trouvèrent les ingénieurs et les arpenteurs qui travaillaient pour Bonaparte sous les ordres de Céard.

Depuis lors, le site s'est peuplé. Le témoin le plus émouvant et le plus ancien de l'ère de la route nouvelle est l'hospice dont Napoléon ordonna la construction sans en voir l'achèvement. Hanté par ses souvenirs récents du St-Bernard, il voulut que sa route eût aussi sa forteresse de la charité. On circule encore avec étonnement dans les longs corridors sonores de ce bâtiment que les chanoines augustins du Saint-Bernard occupent depuis qu'il fut mis sous toit en 1831 par le célèbre architecte vaudois Henri Perregaux, reconstructeur de la flèche de la cathédrale de Lausanne et auteur d'une foule d'édifices dans le canton.

Les lointains précurseurs des religieux d'aujourd'hui furent des chevaliers de Malte. Il y a quelque chose d'un poste avancé de ces combattants de la foi dans cette maison-forte du Simplon que beaucoup d'étrangers prennent pour une caserne. Depuis le percement du tunnel, en 1906, elle a perdu sa destination première. Quelques années auparavant, elle voyait encore passer ces milliers d'ouvriers migrants d'Italie qui furent nos maçons jusqu'à la fin du XIXe siècle, qu'on peut placer en 1914. On les appelait poétiquement les hirondelles. 25,000 d'entre eux franchirent encore le col en 1899.

L'hospitalité n'est plus aujourd'hui la mission essentielle des religieux. Leur établissement donne asile à des colonies de vacances pour

étudiants : il contient un collège alpin, fréquenté par une trentaine d'élèves. En 1940, on y a transporté le scolasticat du Gd-St-Bernard.

C'est dans l'isolement du long hiver que la maison réalise le mieux sa double vocation : la prière liturgique et l'instruction de la jeunesse. Le bref été, le Simplon est plus animé qu'il le fût jamais avant le tunnel. Autos, motos innombrables et cars à la file n'y font guère que de s'arrêter le temps de laisser refroidir le moteur ou celui de prendre un rapide pique-nique. Mais deux hôtels indiquent que le col est devenu une station d'altitude, et l'antique tour des Stockalper est flanquée, peu gracieusement d'un long bâtiment où des pères d'Im-mensee installent leurs élèves pour l'été.

Dans cette cohue motorisée, le piéton est un être exceptionnel. Il n'est pas mort toutefois, mais circule de préférence en groupes. Un des contingents, qui fait peut-être partie du dernier carré pédestre, occupait l'autre jour toutes les pièces que les pères laissent à la disposition des passants, en dehors de la grille claustrale. Plusieurs cars avaient déversé, devant le haut perron de la maison, les sociétaires de la Muri-thienne, où Valaisans et Vaudois fraternisaient dans la communion de la grande nature. Ils étaient montés, véhiculés sur la grande route, pour s'élancer hors des chemins battus. Sans négliger le plaisir de la découverte, ils aiment aussi à être instruits de ce qu'ils verront.

Ils en furent informés par leur infatigable président, M. l'abbé Mariétan, qui célébrait son 25e anniversaire d'animateur de ces caravanes, et par le Révérend Prieur de l'Hospice, M. le chanoine Quaglia, tandis que M. Ch. Terrier les entretenait d'un sujet d'actualité pour les amis de la nature, la maladie des châtaigniers, et que M. André Donnet, archiviste de l'Etat du Valais, leur apportait, dans le style élégant et précis d'un chartiste, le message du gouvernement de Sion.

Le lendemain, au sortir des chambrées, ce fut le départ pour la découverte de nouveaux lieux du Valais inconnu. Rayant légèrement le flanc de la chaîne qui sépare le Simplon de la vallée de la Viège, un sentier monte au Bistinnenpass, à 2400 mètres d'altitude. Il s'élève à travers des champs de rhododendrons et des champs de neige, qui déploient sur ces pentes un immense drapeau aux couleurs nationales. Absorbée par le rouge, la longue colonne pédestre formait sur le blanc une frise mouvante, égayée par les nuances que nos compagnes ont l'art d'assortir jusque dans leurs équipements les plus montagnards. Il fallait empêcher que la cohorte, qui s'égaillait en montant, ne s'égarât sur des sentiers de traverse. Le Petit Poucet ramenait ses frères au logis en

laissant tomber le long de son chemin de petits cailloux blancs. Notre guide, inspiré peut-être par Perrault, nous indiquait aux endroits critiques la voie en semant des *confetti*. Du sommet du col, le sentier descend en sinuant dans le même pavoisement de la nature, sur le sauvage Nanzertal. Les moins ingambes contournaient les champs de neige ; les plus audacieux s'y élançaient sur la semelle de leurs chaussures. Il fallait voir M. le Prieur descendre d'une envolée si sûre et si légère qu'il semblait porté par des ailes.

Le fond du Nanzertal est un admirable alpage où estivait, parmi les blocs erratiques et les rideaux de mélèzes tirés devant les glaciers, un troupeau où se mêlaient la race rouge, importée du Simmental par la vallée de Conches, la race grise de Schwyz et l'agile race noire d'Hérens. Un col encore, un peu moins élevé, contient sur son sommet évasé le lac de Gebidem.

C'est sur ces hauteurs que les gens de Visperterminen ont construit leur célèbre bisse dit des païens, probablement parce que l'origine en est très ancienne. Il avait son gardien de jour et de nuit, logé dans une petite maison, munie d'un marteau avertisseur dont on entendait le bruit jusque dans la plaine. Du haut de la conque verte dont le lac occupe le fond, se détachent les nobles lignes de la vallée du Rhône et bientôt s'aperçoivent, allongés sur la pente, les toits argentés de Visperterminen. Avant d'arriver au village, le sentier dévale parmi les dix chapelles blanches d'un chemin de croix, chacune précédée d'un gracieux péristyle. Elles contiennent, en grandeur naturelle, des groupes de figures, taillées dans le bois par un sculpteur uranais en 1840, et récemment peintes en vives couleurs. Ce sont, de l'Annonciation à la Crucifixion, des scènes singulièrement expressives, touchant parfois involontairement à la caricature, d'une robustesse qui rappelle les images des almanachs populaires. Le drame humain y est plus présent que l'inspiration religieuse.

Visperterminen, où les vignes les plus élevées se mêlent à des pinèdes si intimement que le vin s'imprègne de saveurs résineuses, est la patrie du grand ingénieur Vénétz, précurseur de la théorie du mouvement des glaciers, dont le nom s'associe aux travaux qu'il fit en 1817 pour tenter de sauver la vallée de Bagnes de l'inondation dont la menaçait la rupture de la digue de glace derrière laquelle s'étaient accumulées les eaux de la Dranse. Pour avertir les populations du danger, on fit usage, pour la dernière fois, des antiques signaux que constituaient les feux allumés sur les hauteurs. A chaque pas, le paysage valaisan livre son âme.